

## Pierre Emmanuel : la pensée poétique, une action pour l'homme

Pierre Emmanuel est essentiellement un poète, dont les engagements à la radio, au service du Congrès international pour la liberté de la culture, de l'INA etc. découlent de son choix d'être au service de l'homme intégral. La poésie n'est pas en effet pour lui un genre littéraire mais une forme de pensée particulière qui intègre toutes les dimensions de l'homme dans le symbole et le mythe, lieux de rencontres du connu et de l'inconnu, de la raison et de l'inconscient, de l'image et du discours : de la « raison ardente ». En ce sens, elle est elle-même action, au point que Pierre Emmanuel parle souvent de « l'acte poétique ». Les engagements quotidiens comme les événements de l'humanité sont ainsi lus, pensés différemment : la poésie dit l'homme dans l'histoire, dans des circonstances particulières et dans la profondeur du « lieu commun », elle le conduit au delà de lui-même, dans une quête de l'être qui ne peut se résoudre ici-bas sans un écartèlement perpétuel.

Que signifie « penser poétiquement » ? « Je ne suis pas un philosophe : ma pensée n'est rien de plus que mon chemin », écrit Pierre Emmanuel dans *Le Goût de l'Un*.

Précisons d'abord qu'il s'agit bien d'une pensée particulière, et non seulement de la mise en vers, en forme, d'une pensée qui pourrait s'exprimer en prose. Pour Pierre Emmanuel, ce que dit la poésie ne peut être dit autrement : « La poésie n'est pas une transcription libre de certains états », précise-t-il, « de certaines postulations intellectuelles : elle est une manière de vivre le langage, laquelle peut entretenir des rapports avec le drame ou la philosophie, mais ne saurait être déterminée par eux, sous peine de perdre son caractère propre »<sup>1</sup>. La définition est d'abord ici négative : la poésie n'est « ni », « ni » ; il semble donc difficile, dans un premier temps, de préciser en quoi elle se distingue, précisément, des autres formes de pensées proches. Essayons pourtant.

La philosophie, dans son désir de mettre au clair les idées, les concepts, est contrainte de quitter toujours l'expérience particulière, affirme Pierre Emmanuel. Qui plus est, elle s'exprime dans un langage discursif, qui « raisonne », au sens ordinaire du terme, non nécessairement de manière « cartésienne », mais en sorte qu'elle vise à une conclusion, au moins provisoire. Rien de tel dans la poésie, du moins aux yeux de

---

<sup>1</sup> « La poésie », *Poésie* 46, n° 31, avril 1942, p. 102-107. Repris dans *Poésie raison ardente*, « La poésie et la critique », p. 128-129.

Pierre Emmanuel. Non que la poésie ne soit « rationnelle » : il n'est pas question ici de la confondre avec une expression immédiate, avec le langage hermétique de qui « coucherait ses états d'âme sur le papier » ou viserait à exprimer par écrit une « surnature » accessible seulement par l'inconscient, hermétique à la raison et à l'analyse.

Il s'agit, pour Pierre Emmanuel, d'une pensée qui s'exprime en images, parce que l'image seule peut rendre compte à la fois du clair et de l'obscur. Il ne s'agit donc pas pour le poète de partir de l'image ou du particulier pour réfléchir, comme s'ils n'étaient qu'un point de départ, un point d'appui, mais de creuser au contraire, à l'intérieur de l'image, les liens qu'elle entretient avec d'autres, en étendant ainsi le champ de la connaissance obscure et claire.

La première image du poète, explique Pierre Emmanuel, prend naissance dans l'inconscient, lequel est sollicité par une circonstance, mais aussi par l'attention du poète à l'obscur qui l'habite au plus profond. Considérant Moïse devant le buisson ardent, Pierre Emmanuel écrit :

(...) l'homme qui paît ce troupeau  
Est impatient d'être.  
(...) Son œil est l'immense horizon  
Et le vent son oreille.  
Attentif à l'attente  
Silex contre silex.

Et donc jaillit la flamme du feu.  
Elle prend à ce que l'œil suscite :  
Un buisson isolé.  
Elle prend à la sourde impatience  
Qu'a cet homme de voir.  
Et donc il voit<sup>2</sup>.

C'est parce que l'homme est attentif que l'image jaillit, que la parole se forme, et que le poème peut naître. Le silence, le vide, l'abîme même sont nécessaires, en soi comme autour de soi, pour que vive la pensée poétique, laquelle n'en sort pas comme on quitterait un lieu, mais s'y enracine, croît en eux tout en s'en distinguant. Car le poème tend vers l'être, il ne peut rester « page blanche » sans s'anéantir en lui-même.

**L'image poétique est ainsi « symbole ».** Ce dernier est à la fois présence et absence : la partie visible, infime, me présent l'absent. Telle est même la fonction du symbole : révéler que l'être est au delà de ce qui en est perçu et pourtant déjà présent dans ce qu'en dit la parole. « Il y a (...) *du* réel dans le mot qui configure la chose, la nommant ou manquant de la nommer. Mais elle est incomparablement plus haute dans l'Être que le mot qui la nomme ou l'usage qui est fait d'elle. Aucune parole, aucune attitude, n'englobe ou n'anéantit la réalité de rien »<sup>3</sup>. Ainsi le symbole oblige-t-il l'esprit à aller au delà de ce qu'il perçoit, à tendre vers l'être : « [L]a véritable attitude poétique devrait être inséparable d'une exigence toujours plus absolue de raison », affirme Pierre Emmanuel « celui-là seul est pleinement poète, qui se justifie de l'être par un effort

<sup>2</sup> *Tu*, « Le Nom », Seuil, 1978, p. 159.

<sup>3</sup> *Le goût de l'Un*, « La considération de l'extase », Seuil, 1963, p. 55.

vers à la clarté »<sup>4</sup>. Le symbole est en vue du sens, ainsi que le dit son nom : il est « signe d'un signe », interpelle l'esprit parce qu'il renvoie à une autre réalité qu'il nomme sans la dévoiler. Les symboles en outre s'engendrent l'un l'autre, permettant peu à peu une approche plus juste, une meilleure compréhension du réel, une lecture plus vraie de l'homme dans son histoire et le monde, sur un mode non rationnel mais supérieur aux yeux du poète parce qu'il respecte davantage le mystère de la personne : « Tu n'expliques rien, ô poète, mais toutes choses par toi nous deviennent explicables », fait dire Claudel à Besme dans *La Ville*<sup>5</sup>.

La poésie n'est donc pas une expression de l'inconscient en tant que tel, mais de ce que la raison peut en élucider sans trahir pour autant ce qui ne peut l'être. C'est pourquoi sont si nombreuses dans l'œuvre de Pierre Emmanuel les figures de l'analogie, qui disent à la fois la ressemblance et la différence, approchent la réalité sans l'enfermer dans un concept, manifestent une ressemblance établie par l'imagination elle-même entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents, lesquels viennent à l'esprit sous la forme d'images, non en termes abstraits : les états d'âme, les sentiments, par exemple, sont souvent exprimés dans la poésie de Pierre Emmanuel par des éléments de la nature composant un paysage particulier. Le monde extérieur rejoint le monde intérieur, chacun parle de l'autre. La « réflexion poétique » se situe alors « aux confins de l'entendement et de l'imagination créatrice »<sup>6</sup>. Telle est décidément la caractéristique de la pensée poétique, aux yeux de Pierre Emmanuel, qu'elle unifie ce que nous séparons spontanément et dans bien des formes de pensée : il prend en compte « à la fois », et non successivement, d'abord puis etc.

Pas de pensée sans expression, pas de poésie sans parole, pas de parole poétique sans musique et sans image. Le rythme même de la pensée est imposé par celui du souffle initial, de l'image initiale, qui engendrent indissociablement la parole initiale. La pensée poétique naît du creusement d'un souffle, comme la parole la plus profonde, comme le chant de l'être. Elle suppose attention à l'être, approfondissement de l'être pour un élargissement, une meilleure connaissance mais aussi une « création » de l'être, un « plus d'être » en quelque sorte. Il est clair alors que la pensée poétique, telle qu'elle est perçue et vécue par Pierre Emmanuel est une action de l'homme tout entier. Il s'agit d'une pensée qui agit sur l'homme qui la suscite et la formule, qui la vit le temps de sa parole. Car le poème est essentiellement parole, et non écriture. Il n'est pas un dessin sur une page, même si l'architecture qui préside à sa composition est essentielle aux yeux de Pierre Emmanuel. Il est parole, et donc adressé, d'abord au poète lui-même. Il est mise en face de l'être du poète lui-même, dont la pensée se construit dans la construction même du poème. Le poète ne pense pas en dehors du poème, en sorte que nous voyions dans le poème une explicitation, une illustration imagée de sa pensée ; le poème est sa pensée même. C'est pourquoi il lui serait impossible d'exprimer en prose ce qu'il dit en poésie : l'incarnation de la pensée dans les mots, les rythmes, les couleurs des sons, fait partie intégrante de cette pensée ; l'organisation particulière de la parole poétique sur la page en bâtit l'édifice, la place particulière des blancs en dit le silence nécessaire au souffle qui vit dans le temps même de l'élaboration de l'ensemble comme de chaque détail. C'est une des raisons pour lesquelles Pierre Emmanuel la préfère à toute

---

<sup>4</sup> *Poésie raison ardente*, « Poésie raison ardente », p. 186.

<sup>5</sup> CLAUDEL, *La Ville*, 2<sup>e</sup> version, 1<sup>re</sup> éd. Mercure de France, 1901 ; *Théâtre*, t. 1, *op. cit.*, p. 428.

<sup>6</sup> *Le goût de l'Un*, « L'univers symbolique », p. 87.

autre forme de pensée : l'incarnation de l'homme y est visible dans sa parole, elle y accueille à la fois toutes les dimensions de son être, y compris sa corporéité.

La pensée poétique est donc pour Pierre Emmanuel une incarnation du spirituel, une œuvre de l'homme pour l'homme. La difficulté est en effet, à ses yeux, de s'unifier dans l'Être, car celui-ci apparaît comme trop grand, trop exigeant. La pensée poétique tire donc le poète sur ce chemin : « Entre la parole se proférant et celui qui la profère – car je dis la parole qui se dit en moi – l'identité devient : notre identité n'est pas donnée *a priori*, c'est le mouvement asymptotique de notre être. Tout au long de ce pèlerinage en quête du Nom, l'artiste et sa parole cheminent de concert. La parole est la servante de la vérité de l'artiste, l'artiste le serviteur de la vérité de la parole. En le verbe qui les transcende et les unit est leur double et seule Vérité.<sup>7</sup> »

Le poète appartient au monde quotidien. Pierre Emmanuel vit à ses débuts la montée des fascismes, la Seconde Guerre mondiale, puis le totalitarisme des pays de l'Est... Tous ces événements, qui modifièrent pour longtemps les esprits, retentissent dans sa pensée, et donc dans sa poésie. Par le symbole et le mythe – lequel développe le symbole dans le temps et l'espace, en somme dans l'histoire des hommes –, il médite dans ses œuvres de guerre, *Combats avec tes défenseurs*, *La liberté guide nos pas* etc., sur le drame de l'homme qui cherche à se détruire lui-même dans le visage de son semblable, qui vise à anéantir sa dignité propre en torturant qui lui rappelle qu'il est plus grand que sa haine, que son désir de puissance, de mort, que son égoïsme et son orgueil... Cette perspective ne le quittera jamais. *Babel*, en 1951, dénonce encore les totalitarismes, et montre à nouveau comment l'homme désire s'en remettre à un autre de sa liberté ; on retrouve cette idée jusque dans la dernière œuvre de Pierre Emmanuel, *Le grand œuvre*, publié trois semaines avant sa mort, en septembre 1984.

Sa parole est ainsi encore une « action pour l'homme » : comme toute véritable parole poétique, elle ne se contente pas de « réfléchir », mais s'efforce de « concevoir », comme une femme son enfant. Car le poète travaille pour le futur, non dans la nostalgie du passé ou la désolation sur le présent, aussi terrible soit-il, et quelles que soient les tentations qui le tirent vers l'arrière. « Être poète », affirme Pierre Emmanuel, c'est d'abord être un homme. C'est assez dire que la poésie, comme tout effort humain véritable, doit être progrès de l'homme dans son futur, donc prophétie.<sup>8</sup> » À vrai dire, il ne peut faire autrement : l'accueil de l'Être en lui, nécessaire à l'avènement du poème est toujours accueil d'un futur que le poète ignore tant que le poème n'est pas achevé. C'est au reste pourquoi Pierre Emmanuel affirme recommencer toujours à zéro lorsqu'une œuvre est terminée : il n'est plus le même que lorsqu'il l'écrivait, il lui faut donc s'ouvrir à nouveau à l'inconnu.

Mais il y a plus : le poète édite son œuvre ; il la propose donc au lecteur qui n'a pas accompli la démarche de connaissance intrinsèquement liée à la création poétique. Pourtant, la confiance du poète est que son poème pourra être reçu en vérité. Dans notre monde occidental pressé, il s'agit d'une véritable gageure, car la lecture d'un poème, et à plus forte raison d'une œuvre poétique conséquente comme le sont souvent celle de Pierre Emmanuel suppose du lecteur qu'il accepte d'entrer dans l'attitude contemplative

---

<sup>7</sup> *Le goût de l'Un*, « L'œuvre de louange », p. 245.

<sup>8</sup> *Poésie raison ardente*, « L'homme et le poète », p. 14.

qu'elle a d'abord nécessité à son auteur. Telle est la première action qui lui est demandée, comme au poète ; et tout autant que lui, il doit se faire patient, ouvert à l'inconnu, respectueux de l'autre qui s'offre à lui dans une parole, nécessairement adressée, mais sans doute en des modes qui lui sont étrangers, ou du moins peu familiers.

La pensée poétique est ainsi, pour le lecteur qui essaie de la pénétrer, une école de silence et de respect ; elle ne s'ouvrira à lui que peu à peu, par un rythme, une sonorité, une image, un vers, qui rayonneront ensuite sur l'œuvre. Et sans doute le lecteur qui accepte ce chemin sera-t-il à son tour transformé par le parcours que lui aura fait parcourir l'œuvre. Elle lui aura révélé la profondeur du « lieu commun » où se rejoignent poète et lecteur, l'humanité en marche vers l'Être : à la fois la plénitude à laquelle chacun est appelé personnellement, et l'Être avec majuscule, le Tout-Autre, toujours présent et toujours devant pour Pierre Emmanuel.

C'est pourquoi les poètes sont vite emprisonnés sous les régimes dictatoriaux. Dans son *Autobiographie* Pierre Emmanuel écrit : « Tout se tient, et défendre l'homme c'est défendre les mots dont il se sert (d'autant plus que l'ennemi, en l'espèce, s'était installé au cœur des mots). Non les mots rares, apanage du petit nombre : les mots les plus communs où les hommes se retrouvent et communient »<sup>9</sup>. Les puissants savent bien, en effet, que leur parole éveille les hommes, que leur chant leur rend espoir et qu'ils rappellent à chacun la grandeur de sa vocation d'homme : « Si nous ne sommes pas capables d'aimer nos ennemis, nous ne reverrons pas le visage de nos amis », écrit Jorge Valls, que 20 ans dans les geôles cubaines ne détruisirent pas, et qui encourageaient ses frères prisonniers de ses poèmes et de sa foi. Pierre Emmanuel s'employa à sa libération comme à celle de bien d'autres intellectuels dont la parole était muselée, en sorte que l'on attestait de leur influence au moment même où on les faisait taire ; il œuvra au Congrès pour la Liberté de la Culture, au P.E.N. international, dont il fut l'un des présidents. Ces actions n'étaient pas pour lui un moyen d'être plus efficace qu'en tant que poète. Non, ce sont seulement l'avant et le revers d'une même pensée, qui se construit dans la poésie et se manifeste dans l'engagement en faveur de qui manifeste la grandeur de l'homme.

---

<sup>9</sup> *Autobiographies, L'ouvrier de la onzième heure*, p. 262.